

Est-ce grave, Docteur ?

J. Deroover

Service de Gynécologie-Obstétrique, Hôpital Erasme

Valognes, an 1704.

Située dans le nord du Cotentin, non loin de Caen, chef-lieu de la généralité de Basse-Normandie, cette ville-marché est également un centre artisanal consacré au textile.

Guillaume Mauquest de la Motte, chirurgien-juré, s'y établit en juin 1683. Né en 1655, il acquiert sa pratique aux armées, puis, pendant cinq ans, à l'Hôtel-dieu de Paris.

Accoucheur réputé, chirurgien de l'Hôpital des troupes du Roi en Basse-Normandie, il exerce la chirurgie et l'obstétrique sans discontinuer jusqu'en 1737, année de son décès.

Remarquable témoin de son temps, de la Motte nous offre deux ouvrages passionnants : le célèbre " Traité des Accouchements naturels, non naturels et contre nature... " en 1715, et le " Traité complet de chirurgie " en 1722 (réédité en 1771 : figure 1), dans lequel j'ai été pêcher cette " Observation 297 ".

" Qu'il y ait chez de la Motte une certaine complaisance à parler de sa réussite, c'est indéniable ; mais elle n'exclut pas l'humilité. Il reconnaît les erreurs qu'il a pu commettre, fait partager ses doutes et ses angoisses. Cette franchise, ce ton juste n'est pas le côté le moins attachant du chirurgien-accoucheur. Jamais, chez de la Motte, l'homme ne disparaît derrière le théoricien et l'homme de l'art. "(*)

OBSERVATION 297

Au mois de juillet 1704, Madame la Comtesse de Tourville, m'envoya prier de l'aller voir en sa Terre de Vauville, où je la trouvai malade d'un cancer, qui était d'une grosseur et d'une étendue si considérables, qu'il lui occupait non seulement le sein du côté droit, mais qu'il s'étendait jusques sous l'aisselle et le milieu du bras, bien attaché aux côtes et à l'humérus, et garni d'une quantité de grosses veines, qui ne laissaient aucun doute de la maladie.

Ce cancer des mieux confirmés, avait été vu par deux chirurgiens, qui opinèrent pour l'opération ; mais la Dame ne voulut pas s'y déterminer sans mon avis. Je fus d'autant moins disposé à m'y conformer, que l'énorme volume de la tumeur et de ses dépendances me fit comprendre que cette Dame n'était plus en état

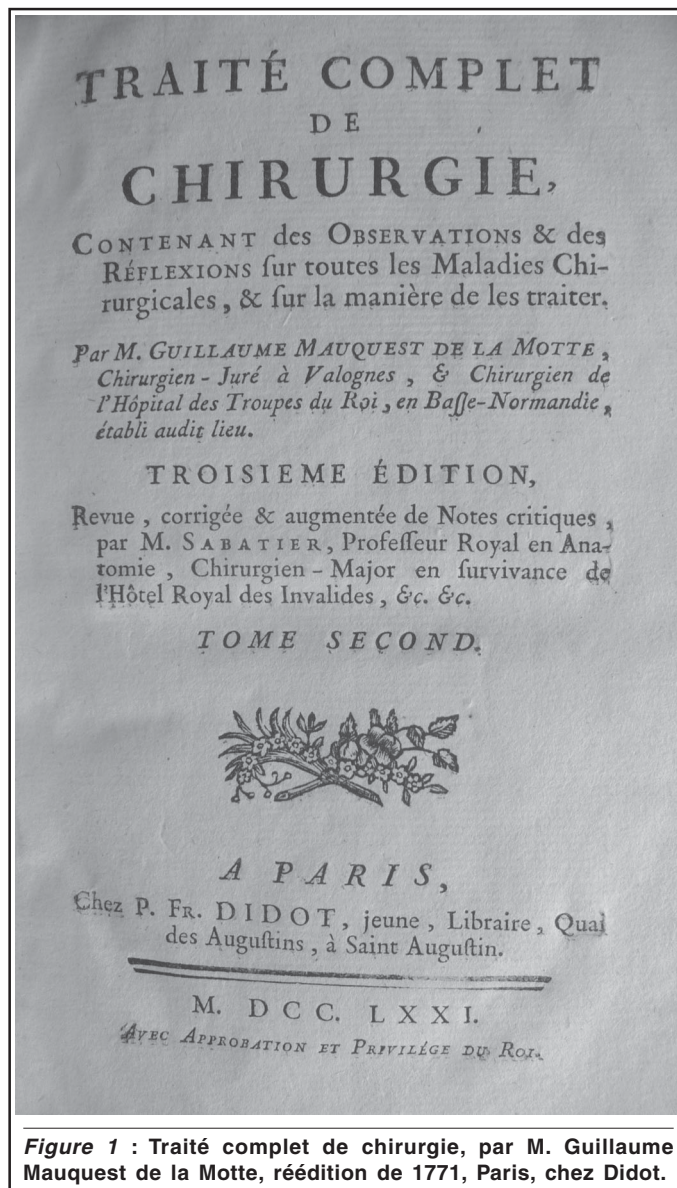


Figure 1 : Traité complet de chirurgie, par M. Guillaume Mauquest de la Motte, réédition de 1771, Paris, chez Didot.

de profiter de cette opération, ni même de la soutenir. Je lui fis donc entendre que l'on ne pouvait prolonger ses jours qu'en conservant ces parties dans leur entier, sans mettre dessus aucune chose humide, mais seulement un linge en double, bien mollet, appliqué de manière qu'il n'y fît aucun pli ; et que le moindre remède donnerait occasion à des douleurs fâcheuses, dont elle était exempte, n'en souffrant qu'une tension, que peu ou point de picotement, quoique ce soit le moindre accident qui accompagne cette maladie.

(*)Gelis Jacques : " Accoucheur de campagne sous le roi soleil ". Toulouse, Ed. Privat, 1979

Comme cette Dame parut assez contente de ce que je lui disais, étant d'ailleurs occupée de grandes affaires, elle me demanda avec un air de confiance et avec toute l'insistance possible, de lui dire ce que je pensais de sa maladie, et combien je croyais qu'elle pouvait avoir encore à vivre (étant âgée d'environ 57 ans) ; je l'assurai que la parfaite connaissance que j'avais de sa maladie ne m'apprenait pas celle de la fin de ses jours, que c'était une science réservée à Dieu seul, que quoique personne ne soit certain de vivre une heure, chacun espère de vivre un siècle, et que quiconque voudrait assurer quelqu'un du contraire, s'il n'était pas trompé en apparence, le serait sans doute très fort en secret.

Au lieu que ce discours aurait du rebuter cette Dame, il ne fit qu'exciter davantage sa curiosité, et lui faire redoubler plus ardemment les prières qu'elle me fit de lui dire sincèrement mon sentiment, tant pour le bien de ses affaires temporelles, que pour l'état de sa conscience.

Comme nous ne sommes pas garants de nos jugements, voyant que plus je résistais, plus cette Dame trouvait des raisons pour m'y engager, m'en ayant fait connaître l'absolue nécessité, je me rendis enfin, et lui dis que je ne pouvais en porter qu'un jugement douteux ; mais puisqu'elle le souhaitait par tant et de si fortes raisons dont ses affaires spirituelles étaient les principales, je prévoyais qu'ayant égard à l'excessive grandeur et grosseur de ce cancer, aussi bien qu'à la disposition que je lui trouvais à s'ouvrir, une suite funeste suivrait de près cette ouverture, et je lui dis qu'elle pouvait avoir encore trois mois pour y penser ; ce qu'elle reçut avec une merveilleuse tranquillité en apparence, mais qui se démentit bien dans la suite : elle me remercia beaucoup, et me pria de vouloir bien la revenir voir quand elle me ferait avertir ; ce que je lui promis.

M. de Cruchy, Docteur en Médecine, et MM. Des Rosiers et Loraille, Maîtres Chirurgiens, y furent mandés quelques jours ensuite, auxquels l'on fit rapport de mon pronostic. Mon procès fut fait par ces trois Messieurs, auxquels se joignirent plusieurs personnes de considération qui s'y trouvèrent, disant que j'avais parlé sans aucune connaissance de la maladie ; ils promirent une longue vie à cette Dame, furent bien payés, et s'en retournèrent après avoir ordonné et fait ce qu'ils jugèrent de plus convenable pour l'utilité de la malade.

Tout ceci m'ayant été fidèlement rapporté, je me remis au temps à décider lequel de ces Messieurs ou de moi auraient mieux jugé.

Deux mois se passèrent sans qu'il arrivât beaucoup de changement ; mais quinze jours en apportèrent un si notable, que l'on cria au feu de toutes parts. Quelques uns de ces Messieurs qui y furent appelés, y revinrent pour la voir mourir quelques jours avant que les trois mois fussent accomplis, puisque ce fut le 29 juillet que j'allais la voir, et qu'elle mourut le

16 octobre, trois semaines après l'ouverture de ce cancer, qui fut suivi d'une évacuation des plus abondantes de mauvaises sérosités, et devint affreux en peu de temps.

Sans entrer dans l'historique du traitement du cancer du sein (figures 2 et 3), les questions et réflexions induites par la lecture de cette observation restent d'une actualité troublante !

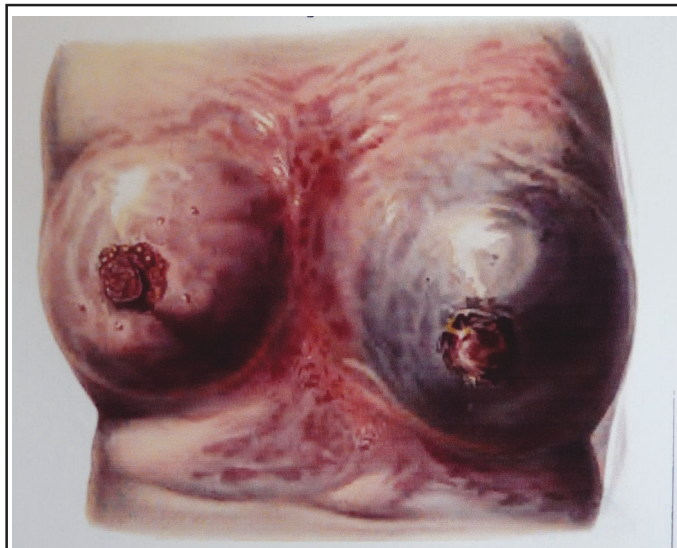


Figure 2 : Squirrhe en cuirasse. In : Alfred Velpeau : " Traité des maladies du sein et de la région mammaire ". Paris, Masson, 1854.

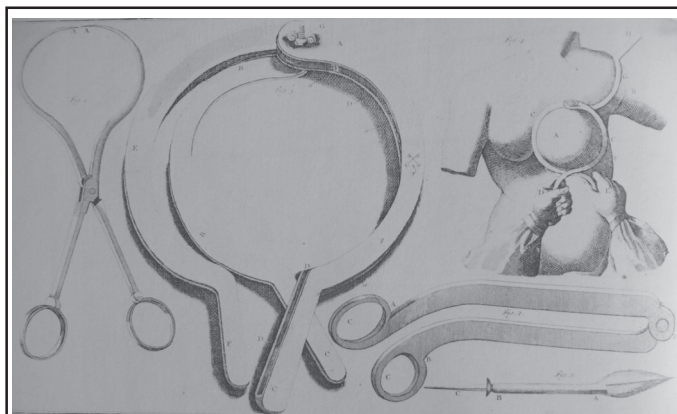


Figure 3 : Amputation du sein cancéreux. In : " Institutiones chirurgicae ". Lorenz Heister, 1739.

Comment admettre ses limites, son impuissance thérapeutique, sans pour cela abandonner son patient ?

Faut-il lui dire la vérité sur son état de santé ? Et comment le faire au mieux ?

Va-t-on lui livrer un pronostic, toujours partiellement incertain ?

Comment accepter de voir son patient s'adresser à des confrères ou à des guérisseurs peu scrupuleux

et bien rémunérés, adeptes de la langue de bois, de la pensée magique ?

Comment rester serein, malgré des critiques peu confraternelles et des réactions négatives, voire agressives, du patient et/ou de son entourage ?

Ajoutez vos propres remarques à ces quelques exemples...

Trois siècles plus tard, veuillez accepter nos remerciements, Monsieur Guillaume Mauquest de la

Motte, pour cette leçon exemplaire d'éthique professionnelle, et, plus simplement dit ... d'humanité.

Correspondance et tirés à part :

J. DEROOVER
Hôpital Erasme
Service de Gynécologie-Obstétrique
Route de Lennik 808
1070 Bruxelles
E-mail : j.deroover@skynet.be